

6-1-2009

Anissa TALAHITE-MOODLEY (dir.) (2007). Problématiques identitaires et discours de l'exil dans les littératures francophones

Jeannette Ariane Ngabeu
Boston University

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Ngabeu, Jeannette Ariane (2009) "Anissa TALAHITE-MOODLEY (dir.) (2007). Problématiques identitaires et discours de l'exil dans les littératures francophones," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 72 : No. 1 , Article 14.
Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol72/iss1/14>

This Compte Rendu is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

Anissa TALAHITE-MOODLEY (dir.) (2007). *Problématiques identitaires et discours de l'exil dans les littératures francophones*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 365 p.

L'ouvrage qu'a dirigé Anissa Talahite-Moodley est un ensemble de textes qui « témoignent d'une volonté de porter un regard nouveau sur l'expression littéraire de l'exil au-delà des problématiques de la double culture et du déchirement identitaire ». En plus d'une préface, d'une postface et d'une introduction qui traitent de manière générale la question de l'exil, le livre est organisé en quatre parties : « L'Exil, le pays et la langue » ; « L'Exil (post)colonial » ; « L'Exil au féminin » ; et « L'Exil existentiel ».

Chaque partie s'articule donc autour du thème de l'exil abordé de manière différente chaque fois. Nombre de textes posent des questions d'ordre linguistique : faut-il abandonner la langue d'origine et écrire en français ? Ainsi en va-t-il des contributions de Lise Gauvin, Christiane Chaulet-Achour et Marie Virolle. Les études de Simona Crippa, de Martin Mounro, d'Anissa Talahite-Moodley et de Kathleen Gyssels adoptent une perspective historique qui leur permet d'étudier l'exil comme une conséquence logique du contexte colonial et postcolonial. Quant à Christa Jones, Evelyne Accad et Clara Domingues, leurs travaux évoquent le double exil vécu par les femmes. À l'instar de celles de Claude Gonfond, Ching Selao, Rosa de Diego, Catherine Daniélou, les autres contributions vont au-delà des spécificités historiques et de genres. Ces critiques estiment que la question de l'exil dans les textes littéraires francophones peut aussi renvoyer à la relation à l'Autre ou au rapport entre le Moi et le monde.

Le texte de Lise Gauvin, « Filiations et filatures : modalités et usages de la parole chez deux écrivains migrants, Micone et Pasquali », est l'étude de l'œuvre de Marco Micone et Adrien Pasquali, deux auteurs d'origine italienne, qui ont un parcours différent, mais dont les œuvres problématisent la condition du migrant : celle du voyageur dont le passage est la condition même de son existence. Son rapport à la langue lui permet de se construire une nouvelle identité. Gauvin estime que la langue d'écriture des exilés est une traduction et suggère qu'il existe une tension permanente entre le texte original et le texte d'arrivée. De ce fait, la question de la parole devient une quête initiatique, une parole presque impossible mais nécessaire.

Christiane Chaulet-Achour, quant à elle, essaye de cerner les divergences et les lieux communs des écritures : « Exils productifs. Quatre parcours méridiens : Jamel Eddine Bencheikh, Leïla Sebbar, Nancy Houston et Chahdortt Djavann ». Soulignons que Leïla Sebbar et Jamel Eddine Bencheikh sont originaires d'Algérie ; Nancy Houston, de Calgary dans le Canada anglophone ; tandis que Chahdortt Djavann est Iranienne.

À partir de l'analyse des convergences et des divergences de ces quatre écrivains, Chaulet-Achour conclut qu'ils ont fait des choix conscients et stratégiques dans leur position d'exil. Les quatre parcours présentent un manque, une lacune ou une certaine rupture dans la langue d'origine. Chaulet-Achour parle de la langue perdue mais aussi retrouvée. Aussi pense-t-elle que la notion de « métis » doit être retravaillée pour ne pas devenir un stéréotype.

L'étude que propose Marie Virolle, « Écrivains algériens : le troisième pays », est une analyse de sept auteurs algériens vivant en France ou en Algérie. Pour elle, le premier pays est celui de l'enfance que l'écriture réinvente. Ce qu'elle appelle « autre pays » n'est autre que la France liée à l'Algérie. Ainsi, elle traite des difficultés de cohabitation en utilisant des expressions telles que « pays double », mais suivi d'une interrogation sur la langue à utiliser dans ce « non-pays », ce *no man's land*, un lieu qui apparaît comme un passage obligé. L'interrogation de Virolle constitue le troisième pays, une alternative imaginaire, une quête et un pays rêvé. Il s'agit ici d'une forme de résistance contre les aléas de l'histoire qui brouillent les repères.

Dans « Marguerite Duras, *Un Barrage contre le pacifique*. Géographie de la fuite », Simona Crippa explique la difficulté d'être ailleurs ou d'un éloignement douloureux. Elle s'inspire d'un essai d'Edward Saïd, *Reflections on Exile*, et présente les différentes formes que peut prendre l'expérience de l'exil. De son analyse, il ressort que l'exilé est un déraciné toujours en situation de manque : « The achievements of exile are permanently undermined by the loss of something left behind forever¹ » (Saïd ; article de Crippa : 126). Elle utilise des expressions telles que « Hors-lieu », « Hors-milieu », « Hors-soi » pour caractériser l'environnement dans lequel évoluent les personnages de Duras, un environnement « où les êtres sont inconsolables de ne pas être » (127). Elle pense que ce « Hors-milieu » est leur espace du salut, le seul environnement où ils peuvent s'épanouir. Aussi conclut-elle : « [E]xister ailleurs, c'est exister dans ces marges, dans ces voies durassiennes, là où il y a souffrance, mais aussi création » (126-127).

« L'Exil et l'innocence dans le discours politique et littéraire d'Haïti » de Martin Munro met en exergue la singularité de l'expérience des Noirs des Caraïbes. Les Caribéens sont coupés de leur culture d'origine puisqu'ils n'ont en aucun cas consenti à leur déplacement vers le « Nouveau Monde ». Ils ont le statut de « l'innocent perdu, de l'enfant arraché à sa mère-patrie, à sa culture, et à sa langue ». D'ailleurs, le poète Coriolan Ardouin estime que l'histoire de leur déportation vers le « Nouveau Monde » est semblable à un enlèvement d'enfant n'ayant aucun statut d'adulte. En ce sens, les exilés sont comme des « orphelins » (Saïd).

¹ [Les réussites de l'exil sont minées de façon permanente par le manque de quelque chose qui a été laissé derrière pour toujours.]

Pour sa part, Anissa Talahite-Moodley analyse la problématique identitaire du « fils d'émigré » chez Azouz Begag : « "Les deux pieds dans le ciment" : deuil et surplus identitaire dans *Le Marteau pique-cœur* de Azouz Begag ». L'étude montre comment le personnage de Begag s'engage dans une quête permanente d'intégration après la mort de son père. Pour elle, la crise identitaire de ce personnage est liée à sa masculinité. C'est pourquoi elle met en valeur un parallèle entre l'identité masculine et l'identité culturelle et établit un rapport entre le ciment et la condition socioéconomique de l'émigrant. L'homme est en effet décrit comme « un bloc de ciment sec » à la « main cimentée ».

« "La Persistance de la mémoire" » : l'Exil chez Léon Damas » de Kathleen Gyssels est une relecture de *Black-Label*. Gyssels établit une corrélation entre le recueil de Damas et le surréalisme ou le dadaïsme, mouvements intellectuels et littéraires caractérisés par la liberté de créativité et par une remise en cause de toutes les conventions idéologiques, artistiques et politiques. *Black-Label* apparaît donc comme un dévoilement du passé négrier et de la colonisation française, une sorte de traumatisme de l'émigrant qui persiste et explique l'impossibilité d'effacer ce passé.

Les études de Christa Jones : « La Voix dans le miroir : résistance et identité dans "Il n'y a pas d'exil" » d'Assia Djebar », d'Evelyne Accad : « S'(é)crire : des femmes francophones libanaises » et de Clara Domingues : « Sans-papiers : des écrits de résistance et de lutte », traitent de la condition féminine en exil. Que ce soit des femmes originaires du Maghreb ou du Liban, elles sont victimes de la domination politique et sexuelle des hommes. L'exil apparaît donc comme une voie de liberté puisqu'il change le rôle traditionnel de la femme. De même, la langue devient un élément utile qui leur permet de « s'écrire » et d'avoir une certaine autonomie. Bien que l'exil soit un atout, il demeure un lieu ambivalent du fait des tensions culturelles. La situation devient précaire pour les « sans-papiers ». Elles doivent lutter contre le système patriarcal et chercher à s'intégrer dans leur pays d'exil.

« *Au temps du fleuve amour* d'Andreï Makine ou le désir d'ailleurs » de Claude Gonfond, « Deuils et migrations identitaires dans les romans de Kim Lefèvre et de Linda Lê » de Ching Selao, « Ying Chen : à la recherche d'une mémoire » de Rosa de Diego et « Nancy Houston ou le "Théâtre de l'exil" » de Catherine Daniélou, portent sur les questions relatives à la langue et à l'identité au-delà du contexte colonial. Ils expliquent comment l'écrivain exilé tend à brouiller la frontière entre le référentiel et le symbolique, puisque l'histoire personnelle et l'histoire collective s'entremêlent pour faire perdre à la notion de pays sa valeur référentielle. De même, ils constatent qu'il y a une ambiguïté de l'exil qui est à la fois une douleur et une richesse. Par conséquent, les expressions telles que la non-appartenance, la

nostalgie, la culpabilité, l'abandon, la dépossession, le retour, l'impossibilité d'harmonisation, accentuent ce qu'ils appellent « l'exil existentiel ».

En somme, l'ouvrage décrypte le concept de l'exil qui aboutit à la question d'intégration de l'émigrant sur les plans géographique, social, linguistique et culturel. L'exilé est un sujet ambigu, difficile à appréhender. Si ce livre pose les problématiques de la double culture et du déchirement identitaire comme l'ont fait plusieurs critiques par le passé, il ajoute une dimension pratique aux questions théoriques. Voilà qui permet de repenser la condition des exilés sous ses diverses formes.

Jeannette Ariane Ngabeu
Boston University

Lise GAUVIN (2007). *Écrire pour qui ? L'écrivain francophone et ses publics*, Paris, Karthala, 174 p.

Le dernier livre de Lise Gauvin tente de répondre à la question suivante : comment nommer les écrivains francophones sans que cet adjectif soit inclusif et réducteur et, en même temps, sans que soient effacées les particularités qui les distinguent, à savoir leur sensibilité envers la langue ou les langues qui les traversent ? De prime abord, il semble que la « surconscience linguistique » de l'écrivain francophone et qui recèle à la fois de la créativité et du malaise peut répondre en partie à cette question. Or, Gauvin note que par rapport à cet « inconfort », les écrivains francophones sont obligés de trouver des « stratégies de détour » (cf. Glissant) pour, d'une part, maintenir les liens avec leur espace d'origine et, d'autre part, atteindre un public international, sans toutefois tomber dans une forme ou une autre de folklorisation ou de marginalisation.

La première partie examine les « seuils » du récit, c'est-à-dire ces textes qui introduisent le récit, l'accompagnent et le prolongent, tels le paratexte, les notes, les gloses, les dictionnaires, etc. Considérées comme « lisières », « zones indéscindibles » ou « marges », ces pratiques métalinguistiques abondent dans les textes francophones et soulignent la présence des différents publics qui sont interpellés par les romanciers et avec lesquels ils entrent en relation dialogique, renvoyant ainsi aux frontières poreuses entre le réel et la fiction et constituant, selon Gauvin, des « fictions linguistiques ». En analysant tout d'abord *L'enfirouapé* d'Yves Beauchemin, roman qui met en évidence plusieurs suites d'oppositions binaires : français/anglais, français de France/français québécois, Gauvin avance que, même si le roman renvoie à un glossaire intitulé « Petit glossaire québécois à l'intention